

Nos héros

Suite....

La Chevrolière a compté 117 soldats « Morts pour la France » pendant la guerre 1914-1918..., ce sont des héros...

Retour sur le destin des trois frères CHÉNEAU, Paul, Stanislas (Henri), André.

Comme annoncé dans notre précédent article, nous revenons aujourd'hui sur l'acte de bravoure qui valut à Henri Chéneau une certaine notoriété. Pour cela nous avons choisi de reproduire ici un article paru en première page du quotidien Ouest Éclair, le 25 septembre 1924, neuf ans jour pour jour après les faits. Henri Chéneau, principal protagoniste de l'événement, nous y livre son témoignage.

Le Colonel Desgrées du Lou, peu avant sa mort, tient lui-même le drapeau du régiment Nantais, enroulé sur sa hampe Henri Chéneau s'illustrera en relevant ce drapeau sous la mitraille et en le rapportant dans les lignes françaises



Comment le drapeau du 65^{ème} d'infanterie fut sauvé en 1915 par un simple soldat.



HENRI CHÉNEAU
QUI SAUVA LE DRAPEAU DE 65^{ème}

Henri CHÉNEAU fut un de nos HÉROS mais bien d'autres Chevrolins ont fait preuve de BRAVOURE !
Nous les en remercions.

EXTRAIT DU JOURNAL L'ÉCLAIR 25 SEPTEMBRE 1924

NANTES, 24 septembre. — (De notre rédaction nantaise). — 25 septembre 1915, dans les terres crayeuses de la Champagne, que le canon ennemi a bouleversé. Le 65^e régiment d'infanterie va prendre sa part de l'offensive générale, de la ruée des troupes françaises contre les lignes allemandes. Il est à la Butte-du-Mesnil, tapi dans les boyaux entre Mesnil-les-Hurlus et Tabure.

9 heures. C'est l'heure de l'attaque. L'automne ouate le matin de brume fraîche que le soleil peu à peu dissipe...

Debout sur le parapet de la tranchée française de première ligne, le colonel Desgrées du Lou, vivante statue du Devoir, montre à ses hommes le terrible chemin qu'il faut suivre : « Allons, les enfants, en avant ! »

Le colonel est sans arme, mais il tient ferme dans ses mains, le drapeau du régiment.

Et c'est l'assaut...

25 septembre 1915... Il y a neuf ans de cela... Nous avons exhumé du passé deux figures : celle du chef, le colonel Desgrées du Lou et celle d'un simple soldat de son entourage immédiat : un cycliste attaché à sa personne et qui tenait au régiment, le périlleux emploi de « cycliste du colonel ».

Ce cycliste, c'était **Henri Chéneau**, né à La Chevrolière et qui habite Nantes aujourd'hui. Il avait alors vingt-deux ans. Et voici ce qu'il m'a conté, en tête-à-tête, en camarade. Nous étions et près l'un de l'autre, sans le soupçonner alors, au moment de cette offensive de Champagne, que l'on voulait libératrice, définitive :

« Le régiment se trouvait alors prêt pour l'attaque à la Butte-du-Mesnil, entre Mesnil et Tabure. Il était neuf heures quand nous sortîmes de notre tranchée, la seule qui nous séparât de l'ennemi. À quatre-vingt mètres debout sur le parapet, impassible et sublime, le colonel étreignant le drapeau, assistait au départ de la première vague... J'étais de la deuxième qui suivit à trente secondes. Le colonel se joignit à nous qui formions la garde du drapeau. Le lieutenant Lebert l'avait alors reçu des mains de notre chef et le portait haut déployé sous les yeux ennemis qui battaient le terrain découvert.

À côté de nous, le capitaine de Costa marchait avec placidité. Il roulait une cigarette quand il nous dit brusquement :

« Je viens de voir le colonel tomber. Il s'est abattu sur le parapet de la première ligne allemande... Les enfants, il doit être mort ! »

« Le capitaine de Costa, s'écroula à son tour. Grièvement blessé, il devait tomber entre les mains de l'ennemi.

« Le lieutenant Lebert, que nous entourions, haussa la tête pour mieux voir l'endroit où gisait l'officier blessé. Une balle l'atteignit au cou, lui tranchant la carotide. Le drapeau lui échappa des mains, se le pris... Autour de moi la garde était anéantie ou dispersée...

« Il y avait là, dans cet enfer, le pauvre sculpteur Siméon Foucault, mort récemment l'an dernier, aujourd'hui chimiste à Nantes. Latouche, un Vendéen qui, ordonnance du capitaine, venait de voir tomber son officier, d'autres encore...

« Nous étions seuls, Latouche et moi. Nous allâmes de l'avant suivant avec le drapeau la première vague en progression par-delà la première ligne allemande qu'allait occuper,

sous les ordres du chef de bataillon, la troisième vague accourant derrière nous.

« Nous avançions dans la zone ennemie. Des hommes, tout à coup, surgirent, que nous primes pour des prisonniers faits par nos camarades.

« Nous suivions près d'eux, quasi face à face; nous allions leur parler quand ils dissipèrent notre méprise à coups de fusil.

« Par miracle, nous restions encore debout le drapeau Latouche et moi...

« Les circonstances nous séparèrent pendant notre retraite. Pour ma part, je réussis à couvrir la mienne avec une quinzaine de grenades que contenait ma musette et

non sans avoir vécu une demi-minute de terribles trances quand le dais dégager des mailles d'un grillage défendant les accès de la tranchée ennemie, la hampe du drapeau que, par mégarde, j'y avais accrochée au passage.

« Je compris trouver derrière moi la troisième vague et le commandant X... tenant la première ligne que nous avions prise.

« Personne ! »

« Jusqu'alors j'avais fui dans les boyaux. La configuration du terrain avait assuré mon salut. Maintenant il fallait revenir à découvert, franchir de nouveau ces quelques quatre-vingt mètres, jonchés des cadavres de mes camarades que les balles ennemies atteignaient encore, jusque dans la mort.

« Quel chemin de misères et de périls ! J'avancais à plat-ventre. Je rampais quand les camarades m'accueillirent...

« Mais j'avais toujours avec moi le drapeau du 65^e régiment d'infanterie, ce drapeau que le colonel Desgrées du Lou pressait contre sa poitrine pour nous montrer le Devoir et que j'avais serré contre la mienne pour qu'il restât nôtre... »

« Comprenez-vous pourquoi mon cœur bat aujourd'hui, je le vois, en spectateur, passer dans les rues de Nantes, aux jours de solennité militaire. Moi, simple soldat, je l'ai eu dans mes bras pour le ramener tout seul chez nous. Ce drapeau, il a été à moi ; il est dans ma chair... Je ne puis pas le regarder sans pleurer.

« Et votre récompense ?
« Pas un remerciement, mais la médaille militaire. Ni ce fait d'armes ni mon nom ne figurent à l'historique du régiment. Ainsi va la vie... Ah ! si mon colonel était resté des nôtres ! »

Et **Henri Chéneau**, à regardé avec mélancolie le revers de son veston où, à côté de la médaille militaire, il eût aimé sans doute que saignât le rouge insigne de la Légion d'Honneur...

Louis CASTEL.